

joyeuse lumière ? Elle revêtait de douceur et de bonté les objets les plus communs : les plus rustiques ex-voto suspendus alentour, les grossières peintures qui couvraient les parties supérieures des murs, semblaient transformés en chef-d'œuvre de l'art, grâce à cette demi-obscurité qui adoucissait les tons des figures les plus rudes et qui cachait les détails les moins parfaits. La paisible lumière donnait de la grâce et de l'attrait aux lignes les plus austères et les plus raides.

Mais c'était surtout sur les sentiments qu'agissait le plus sa bénigne influence. Il semblait qu'elle allumait dans le cœur une autre lumière rayonnante, paisible et sereine, qui se répandait en silence sur ses affections inquiètes, abaissant l'orgueil de l'esprit, calmant la colère, adoucissant l'austérité, et déroulant les plis des pensées artificieuses. Elle tranquillisait, elle amollissait, elle liquéfiait l'âme et la préparait aux tendres et paisibles émotions.

Tout était ainsi en harmonie avec les pensées des malheureux parents. Ils levèrent les yeux sur l'image de leur Rédempteur et de sa Mère. Le rayonnement de la lampe qui tombait en plein sur la statue, faisait briller les saints visages d'un tel éclat d'amour et de compassion, que jamais leur représentation ne pût paraître plus divinement miséricordieuse ni mieux rendre les sentiments que les deux infortunés désiraient trouver en Jésus et Marie.

Ils sentirent que c'était là l'heure de faire appel à leur compassion et à leur pitié pour la détresse, que c'était l'heure de l'audience particulière dans laquelle la pétition du pauvre serait reçue gracieusement, face-à-face, et parviendrait à l'oreille du souverain.

Ils prièrent longtemps et avec ferveur pour leur enfant sous ces solennelles impressions du lieu et de l'heure.

Il y avait plus de profondeur dans la ferveur du père, plus de tendresse dans celle de la mère : mais tous deux demandaient la même chose, tous deux offraient en commun le même vœu. Si l'enfant recouvrait la santé, elle serait vêtue de blanc pendant sept ans, comme emblème de l'offrande qu'ils en faisaient à la plus pure des Vierges. Ils l'élevaient avec soin dans la piété et la dévotion envers la Mère de Dieu, et ses parents jeûneraient une fois par semaine pendant le même temps.

—Oui ! s'écrie Pierre avec l'accent du cœur, qui est si naturellement poétique ; oui, elle sera blanche et pure comme le lys dont la racine a été nourrie par la neige de la montagne ; elle sera comme une fleur devant l'autel de Dieu. Elle brillera dans son sanctuaire comme la lampe maintenant suspendue au-dessus de nous, sa vertu brillera d'un doux éclat dans le saint lieu, lorsqu'elle s'agenouillera pleine de reconnaissance à l'endroit où elle est maintenant étendue, faible et mourante. O mon Dieu ! n'éteignez pas la lumière de nos yeux ! ne permettez pas à la mort de toucher à celle qui vous est consacrée, pas plus que vous ne permettriez à une main sacrilège d'éteindre la sainte flamme qui brûle devant votre autel !

Pendant qu'il priait ainsi, l'enfant paraissait jouir d'un sommeil plus calme et plus rafraîchissant que celui dont elle jouissait depuis plusieurs semaines, et ils y virent le premier symptôme de sa guérison.

Il était tard quand ils s'en retournèrent dans leur modeste maison ; mais l'enfant dormait encore ; et, le lendemain, le mieux était sensible. Quelques jours après, la petite fille avait repris sa place accoutumée près des genoux de sa mère.

Elle était alors ce qu'on appelle *vouée au blanc*, c'est-à-dire, conformément au vœu de ses parents, tout entière vêtue de la blanche couleur des vierges et, comme elle croissait chaque jour en intelligence et en vertu, tout le bon peuple d'alentour la regardait comme un objet particulièrement consacré à Dieu et doué de grâce privilégiée.

D'un commun accord on lui avait réservé une place d'honneur dans la chapelle, à l'endroit même où elle avait été déposée pendant sa maladie.

Lorsqu'elle fut grande, elle restait agenouillée, immobile, pendant des heures entières, et lorsque vers le soir, la foule des paysans aux costumes sombres et sévères, qui remplissait l'oratoire, formait une masse

confuse et noire, la blanche forme de la jeune fille se détachait brillante et gracieuse sous le rayonnement de la lampe mystique, et semblait accomplir la prière de son père en répandant à son tour une douce clarté sur les sombres objets qui l'entouraient, son cœur trouvait ses délices dans le silence de la méditation, dans la ferveur de la prière et dans la contemplation de la paisible lumière de la lampe sacrée.

Ni les splendeurs du soleil couchant, ni les éblouissantes clartés d'un midi d'été, n'avaient pour elle le charme de ses rayons calmes et doux. Il lui semblait que la lampe répandait alentour une lumière si chaste et si pure, qu'on ne pouvait sous son influence, concevoir que des pensées saintes et angéliques, proférer que des paroles pleines de ferveur et d'amour.

Il lui semblait que des esprits célestes venaient se réchauffer à cette flamme, et que des chérubins voltigeaient dans la nuit glorieuse, suspendus tout autour.

Et ce n'était pas seulement pour ses yeux que cette lumière mystérieuse et symbolique avait des charmes. Il lui semblait qu'il en sortait une musique délicieuse, et des voix qui répétaient tout bas ses propres prières, et des chants doux et tendres, comme d'esprits frappant légèrement sur leurs harpes d'or. Il lui semblait aussi qu'il en sortait un délicieux parfum, comme l'odeur du baume et de l'encens pur de tout alliage grossier et terrestre. Enfin, aucun lieu ne lui paraissait plus secrètement allié avec le ciel ; en aucun autre endroit, elle ne se sentait plus facilement enlevée de terre sur l'aile des saints désirs que dans ce sanctuaire solitaire, joyeusement éclairé par la lumière de sa propre étoile.

On a observé que les personnes qui ont longtemps vécu ensemble finissent par contracter une certaine ressemblance qui leur donne souvent un air de parenté. Aussi peut-on penser que la jeune fille qui venait si souvent et pendant de si longues heures s'agenouiller devant la Mère immaculée, le regard fixé sur elle, à la douce clarté de la lampe, prenait peu à peu une certaine ressemblance avec cette image, et que sa figure en rendait la calme et modeste expression : de sorte que la statue sans vie et la jeune fille vivante paraissaient être le portrait du même original.

Cardinal WISEMAN.

A suivre

PORTRAITS

LA MOSCOVITE

La femme Russe est un sphinx ; énigme vivante que l'on voudrait pouvoir déchiffrer.

Blonde comme la plupart des femmes du Nord—d'un blond cendré, comparable à des rayons de soleil affaiblis par le crépuscule—elle est de taille moyenne, bien prise, avec une certaine tendance à l'embonpoint. Son teint pur, sa peau fine, veloutée, sont colorés par un léger incarnat qu'ils conservent jusque dans un âge avancé. Les grands yeux, bleus ou verdâtres, de la Moscovite, changent en même temps que ses impressions et reflètent ses émotions, ses colères, ses désirs. Femme séduisante s'il en fût—même lorsqu'elle ne possède point une beauté correcte—elle n'est pas belle, elle est *pire*, comme disait certain écrivain.

Orientale transplantée en Europe, elle possède les défauts et les qualités de la nature sauvage et de la créature civilisée.

Enthousiaste, caressante, aimant le faste, instruite et généreuse, elle s'assimile promptement au milieu dans lequel elle se trouve. Joviale avec les uns, hautaine avec les autres. Possédant plusieurs langues, elle n'en abuse point pour être bavarde ; cause bien sur tout, cependant, parce qu'elle a beaucoup lu, beaucoup vu, beaucoup senti... Sa prononciation au rythme doux et cadencé est accompagnée d'un geste spécial de la main qui semble appuyer son dire. Elle a toujours de l'esprit.

Elle plaît aux femmes, fascine les hommes, mais ne se livre à personne. Qui pourrait se vanter d'avoir fixé à tout jamais son cœur ou sa pensée ?

Très primesautière, engouée des gens et des choses

pour un moment, elle est sincère dans ses affections et ses goûts jusqu'à ce qu'elle change d'idées et de sentiments. La tartare se retrouve alors sous la robe à la mode ; elle reprend son cœur en mettant un nouveau corsage.

Tour à tour peintre, musicienne, écrivain, protectrice des arts qu'elle cultive, elle voyage pour s'instruire à composer.

Impressionnable, ayant une pointe de superstition, la Moscovite est nerveuse comme toutes les femmes, mais raisonne mieux que la plupart d'entre elles.

Elle n'est pas intéressée, oh ! non ! la grande dame se fait gloire de ne point compter et ne daigne pas ramasser la menue monnaie de son esprit et de son cœur qu'elle jette volontiers à la tête de qui sait lui plaire.

Pieuse orthodoxe, vénère les saints et brûle, devant les images sacrées, un feu qui ne s'éteindra qu'avec la vie.

Beaucoup de fêtes en ce rite oriental, et, partant, nombre de journées oisives. Le travail est si vaillamment repris après quelques heures de repos !

L'hospitalité exercée chez les Russes ajoute à l'aménité de l'accueil, toujours cordial. La main tendue vers l'étranger lui offre toujours quelque chose.

Au courant de ce qui se fait, se porte, se lit ou cesse de plaire, la Moscovite a le don précieux de tout effleurier et d'en conserver l'essence, dont elle parfume son esprit et son cœur.

Un psychologue, exprimant ses aspirations vers le féminin, disait qu'il désirerait avoir :

Pour mère et pour fille, une Anglaise ;

Pour sœur, une Autrichienne ;

Pour amie, une Française ou une Russe ;

Pour femme, une Italienne ou une Espagnole.

Ce cosmopolite n'était, je l'espère, ni orphelin, ni célibataire...

A. PIAZZI

NOTES HISTORIQUES

L'ORDONNANCE DE LORD DURHAM.—Cette fameuse ordonnance lancée par lord Durham le 28 juin 1838, publiée en *feuilleton extraordinaire* dans la *Gazette officielle* le 29, l'a été aussi, par *Le Canadien*, le 30 juin, pour ses lecteurs et le public. Non seulement Papi-neau ne fut pas le seul à être privé de l'amnistie, mais aussi Côté, Gagnon, Nelson, O'Callaghan, Rodier, Brown, Duvernay, Chartier, Cartier, Ryan, père et fils, Perrault, Desmarais, Davignon et Gauthier.

Ce *feuilleton extraordinaire* du *Canadien* est en ma possession.—J.-O. DION.

LA "MITAINE" DES PURITAINS.—Les puritains appellent la réunion des fidèles : la congrégation, et leur temple, *meeting-house*.

Mitaine est une corruption du mot *meeting*. Il existe aussi des camps-meeting, qui se tiennent dans les bois ou dans les parcs publics, pendant la belle saison. Les puritains y vivent sous la tente avec leur familles pendant tout le temps que dure le *meeting*.—GUSTAVE OUMET.

LE JUGE VALLIÈRES DE SAINT-RÉAL.—L'affirmation que le juge Vallières de Saint-Réal a lui-même ajoutée les mots *Saint-Réal* à son nom de Vallières est inexacte, comme le prouve son extrait de baptême que j'ai trouvé aux archives du Secrétariat d'état. Voici ce document :

Extrait du Registre des Baptêmes, Mariages et Sépultures de la mission de Carleton, Baye des Chaleurs.

L'an mil sept cent quatre-vingt-sept, le premier octobre, je soussigné ay baptisé suivant les cérémonies ordinaires, Joseph Rémy, né ce matin du légitime mariage de Jean Baptiste Vallières de Saint-Réal et de Marguerite Corneillier dit Grandchamp. Le parrain a été moi-même soussigné, et la marraine Marie Mag. Bourg.

(Signé) JOS. MATH. BOURG, prêtre.

Je certifie le présent extrait conforme à l'original. Carleton le quinze septembre mil huit cent six.

(Signé) AMOT, prêtre.

Le *Dictionnaire* de Mgr Tanguay écrit le nom *Vallière* tout court.

F.-J. AUDET.